

le détroit de la rivière, il vit venir à lui quatre canots ennemis de sept ou huit hommes chacun. Pour les engager au large, il fit semblant de fuir, lorsqu'ils furent à portée de pistolet, tous les Français se levèrent; les Iroquois firent leur décharge sans tuer personne et se dirigèrent en toute hâte vers le rivage. Nos Français les eurent bientôt joints et enbutés dans l'eau; ceux qui ne furent pas tués furent faits prisonniers. Un des canots qui ne s'était pas assez approché gagna terre et se sauva. Les prisonniers furent amenés à Montréal, où toute la population et les sauvages domiciliés demandèrent que par droit de représailles ils fussent brûlés; ils furent donc attachés au poteau et brûlés les uns après les autres. Cet exemple fit changer la conduite des Iroquois, qui n'osèrent plus faire brûler les Français. (1)

Malheureusement pour les coureurs de bois, ils n'étaient pas toujours sous la protection de Dulut, et combien ont péri soit dans la profondeur des bois, sous des wigwams inhospitaliers sans qu'on ait pu savoir ce qu'ils étaient devenus. Un d'entre eux menacé d'être mis à mort et entouré déjà de plus de vingt sauvages armés, imagina un plaisant stratagème.

—Qu'allez-vous faire? dit-il, mes amis, en me frappant, vous vous frappez vous-même; sachez que je vous porte tous dans mon cœur.

On s'étonne, on veut des preuves.

—Soit, dit-il, vous en aurez. Il place un petit miroir sur sa poitrine et les fait approcher les uns après les autres; chacun se reconnaît et ne doute plus; le pauvre voyageur est sauvé.

Vive l'esprit! c'est une précieuse ressource qui a souvent servi aux coureurs de bois, mais parfois ils en ont abusé et se sont attiré de fort méchantes affaires. Un d'entre eux, un des premiers, ayant été très-bien reçu chez une nation sauvage qui n'avait jamais vu d'Européen, leur fit connaître l'usage des armes à feu; il leur vendit des fusils communs et de la poudre. Ceux-ci firent une chasse fort abondante et eurent par conséquent beaucoup de pelleteries à vendre. Wantant tout acheter, sans bourse délier, le coureur de bois leur fit croire qu'il ne dépendait que d'eux de renouveler leur provision de poudre.—Il suffit, leur dit-il, de semer ce qui vous reste dans une savane; cela poussera comme votre blé d'Inde. Les Missouris furent enchantés de cette indication; ils l'en récompensèrent comme de la plus belle découverte, et ne manquèrent pas de semer toute la poudre qui leur restait; ce qui les obligea à traiter de toute celle du voyageur français, qui en retira un bénéfice considérable en peaux de castors, en loutres et en hermines. Puis, il descendit la rivière jusqu'aux Illinois, où commandait alors M. de Tonty. Les bons Missouris allaient de temps en temps dans la savane pour voir si la poudre levait; ils avaient eu soin de mettre un gardien pour empêcher les bêtes malfaisantes de ravager leur prétendue récolte; mais ils finirent par reconnaître la duplicité du Français. Il est bon d'observer qu'on ne trompe les sauvages qu'une fois, et qu'ils s'en souviennent; ceux-ci résolurent de se venger sur le premier de notre nation qui viendrait chez eux; cela ne tarda pas. L'appât du gain excita notre coureur de bois à envoyer son associé avec un assortiment de marchandises. Dès que les Missouris eurent appris qu'il était l'associé de celui qui les avait dupés, ils lui prêtèrent la cabane publique qui est au milieu du village pour y déposer ses ballots, et dès que sa marchandise fut étalée, ils entrèrent en tumulte et la mirent au pillage; de sorte que le pauvre traiteur fut défilé de toute sa pacotille sans aucun retour de la part des sauvages; il courut porter plainte au grand chef de la nation, qui lui répondit d'un air grave:

—Ami, on te fera justice, mais il faut pour cela attendre la récolte de la poudre que nos frères ont semée par le conseil de ton compatriote; tu peux compter, foi de Sagomas, que j'ordonnerai alors une chasse générale, et que toutes les pelleteries du gibier auront la récompense d'un secret si important.

Le voyageur eut beau alléguer que peut-être la terre des Missouris n'avait pas les propriétés de la terre de France, où la poudre vient très-bien; il fallut qu'il se retirât fort allégé et bien confus d'avoir reçu une telle leçon de pareils gens. Mais il y eut une revanche, car les coureurs de bois ne se laissaient point battre aisément; l'un d'eux arma une pirogue qu'il chargea de bagatelles; il remplit un baril de cendre et de charbon pilé au-dessus desquels il mit un peu de poudre. Arrivé au pays des Missouris, il étala toutes ses babioles dans la grande cabane pour voir si les sauvages seraient tentés de les enlever; ceux-ci, en effet, les pillèrent. Le Français fit alors beaucoup de bruit, injuria fort les pillards et conta au prétendu baril de poudre qu'il avait préparé, il le défonça prit un tison allumé et cria:

« Je vais faire sauter la cabane; ne faites point un pas ou je mets le feu; vous viendrez tous avec moi au pays des esprits.»

Les sauvages effrayés ne savaient que faire; les Français qui étaient hors de la cabane disaient que leur frère avait perdu l'esprit et qu'il ne le retrouverait que quand on lui aurait rendu ou payé ses marchandises. Les chefs coururent haranguer par le village pour faire rendre gorge aux habitants. Le peuple fut ému; chacun apporta dans la cabane tout ce qu'il avait de pelleterie. Alors le Français déc ara que l'esprit lui était revenu; le chef lui présenta le calumet; ils fumèrent ensemble, et notre coureur de bois emporta pour près de mille cents en bonnes pelleteries; les sauvages émerveillés de sa résolution lui donnèrent le nom de *crat-homac* ou *homme de culture*.

Bossu, auteur des *Nouragues* Voyages des Indes occidentales, livre extrêmement curieux, raconte des faits qu'il dit lui être arrivés, et qu'on peut croire dérobés à l'histoire des coureurs de bois.

« Un jongleur des Allibamons, me raconte sur la rivière de ce nom, dit-il, tandis que je faisais force de rames pour remonter le courant. Il me demanda de l'eau-de-vie, je lui en donnai une bouteille, et il la but à l'instant avec les sauvages et sauvagesses qui l'accompagnaient; il me pria de lui donner une seconde bouteille, je refusai; cela le fâcha, et pour m'intimider, il me déclara que si j'insistais dans mon refus, il allait faire la médecine contre moi, c'est-à-dire, m'enchanter avec mon canot.

—Bien, répondis-je, je suis médecin moi-même, nous verrons qui en sait le plus long.

Un peu interloqué, mon jongleur ne put dissimuler son étonnement.

—Je ne te croyais, me répliqua-t-il, que lorsque je t'aurai vu faire; commence.

—Après toi.

—Non, je suis connu pour médecin, et toi tu ne l'es pas; fais-toi connaître.

Il eût été inutile de prolonger cette querelle de préséance; mon sauvage avait d'excellentes raisons pour ne point prendre le pas. Je me décidai donc et je débute par des contorsions effrayantes. Je parle au papier parlant, et cette conversation mystérieuse prépare à merveille la scène que je veux jouer:

—Retire-toi, retire-toi, cria-je à mon sauvage; je veux être seul un moment; dès que l'esprit sera revenu, je l'appellerai.

Le jongleur s'éloigna et me laisse seul, c'est l'usage, et plus que tout autre, il a intérêt à s'y conformer; cinq minutes suffisent à mes préparatifs.

—Approche, mon frère, dis-je à mon antagoniste; vois-tu cette peau de chat-tigre?

—Oui.

—Elle est plate comme un gant.

—Oui.

—Il n'y a plus dessous un seul morceau de chair ni un seul os; tout est sorti par cette incision que tu aperçois sur le col.

—Oui.

—Eh bien! je te défie de rendre la vie à l'ancien habitant de cette peau, de le faire voir et marcher.

Le jongleur soufit et rembla, double manière d'exprimer l'incrédulité et l'ironie.

—Tu penses que tu badines et tu te moques de moi; vas, tu n'es pas médecin; tu n'es qu'un ignorant. Regarde! déjà la peau remue; je vais toucher les yeux avec cette gomme de pin et ils brillent comme deux étoiles au firmament. En parlant ainsi, j'enchaîne dans un cercle résineux deux yeux d'émail, et je pique avec une épingle un gros centonil que j'avais glissé dans la peau, et qui naturellement se porte vers la tête ou brille un rayon de lumière. A cet aspect, le faux magicien est saisi d'effroi; il crut que je suis médecin et tres-médecin; mais je ne m'en tiens pas là; je fâche l'animal qui s'agitte entre mes bras, et il se précipite dans la direction des sauvages en faisant rouler d'une manière surnaturelle la peau qui le renferme. C'est à qui fuira; les femmes crient et les hommes sautent à terre. J'avais un compère qui s'élança aussitôt, saisit la bête et me la rend en faisant mine de la frapper; je la prends de nouveau, je la jette contre mon corps pour escamoter l'éventail et les yeux d'émail; puis je pousse un grand cri, feignant d'être mort; mon compère frappe encore; l'animal semble résister; mais je le rebais à mon tour, et je jette aux pieds des sauvages sa peau toute-venue plate comme avant. Ce second prodige ne les étonna pas moins que le premier.

—Ce chat ne méritait pas de vivre, m'écriai-je, je l'ai replongé dans le néant pour avoir osé mordre son maître et sauter aux jambes des hommes rouges, nos frères amis; cependant, si ta médecine vaut la mienne, es-tu, et, en cas de danger, je te secourrai comme cet homme m'a secouru.

(1) Extrait d'un manuscrit inédit.